

été indien dans les HEBRIDES EXTERIEURES



Sarah Lachhab
Benjamin Specklin

Été indien dans les Hébrides extérieures

Un voyage au bout de l'Ecosse

Sarah Lachhab
Benjamin Specklin

A Camille

*«Et j'étais déjà si mauvais poète
Que je ne savais pas aller jusqu'au bout.»*
Blaise Cendrars - La prose du Transsibérien

Préface

La première fois que j'ai vu Sarah, c'était un matin d'octobre 2009 et elle portait une robe orange. C'est le genre de détails qui ne s'oublie pas, eh bien figurez-vous que si, je l'avais oublié. Jusqu'au soir, jusqu'à ce mail reçu à 19h09 (je l'ai gardé), une lettre de motivation parmi d'autres, pour faire un stage dans un jeune journal grenoblois super sympa. « Bonjour ! » avec un point d'exclamation. « Tu » dès la deuxième phrase. Signé : « Sarah, la fille en robe orange ce matin ». J'ai souri, je crois. J'ai répondu « ok » à la fille en robe orange, « tu commences le week-end prochain », ça j'en suis certain. Les belles histoires commencent parfois par un « bien cordialement ».

Nous avons travaillé près de trois ans ensemble. Et je pourrais vous raconter tel reportage, romancer tel vendredi de bouclage. Je pourrais aussi m'arrêter sur le traditionnel « crumble de Sarah ». Ou vous faire l'accent alsacien « à la Sarah », qui lui faisait dire « ui » au lieu de « oui ». Imaginez une phrase, avec William, alias Will, qui va au Quick. Mais non, de ces trois années au boulot, je retiens surtout les grands yeux, l'envie de tout voir, de rencontrer pour raconter, cette envie qui, un jour, lui fera dire « fuck » à un CDI pour parcourir le monde. Ce n'est pas une expression, c'était un tour du monde, un vrai de vrai, planifié, rédigé, photographié, filmé, parce que chaque minute compte, chaque sourire croisé, chaque histoire, chaque mur, chaque mer. Chaque pas compte aussi, chaque kilomètre. J'ai parlé de ses grands yeux. J'espère qu'elle ne m'en voudra pas de parler de ses grands pieds. Trop tard.

Et puis un jour, Sarah a donc posé ses valises, son « 41/42 grande fillette » et sa vie

à Edimbourg. Posé ? Vraiment ? Tu parles ! Je me rappelle un après-midi de vacances à Glasgow. En allant vers l'université : son idée pour booster le covoiturage en Ecosse. Arrivés à l'université : son business plan pour développer l'auberge de jeunesse. Sur le chemin du retour : son envie d'organiser des visites. Et pourquoi pas de vendre du whisky pendant que tu y es ? « Ben oui, d'ailleurs... » Et pourquoi pas un livre ? Nous y voilà.

Un jour, mon téléphone textote. « Tu sais quoi ? J'écris un bouquin ». Moi : « Je te fais la préface ». Elle : « Ouais ! » Pas besoin de tope-là, un pote là suffit dans ces cas-là.

Alors, Miss Bougeotte, avec l'illustrateur Benjamin Specklin, a forcément écrit un carnet de routes et de chemins, sur les Hébrides extérieures. Mais cette fois, je découvre une passagère du temps qui passe doucement, décrivant joliment les petites choses quand ce ne sont pas des trois fois rien. Le souffle du vent, le soleil d'automne, la vague qui recouvre les vieilles pierres, la mélancolie, la solitude, l'horizon d'une île nue, le bus qui bien sûr se traîne... C'est quoi ce bruit ? T'inquiète, c'est juste un feu de tourbe.

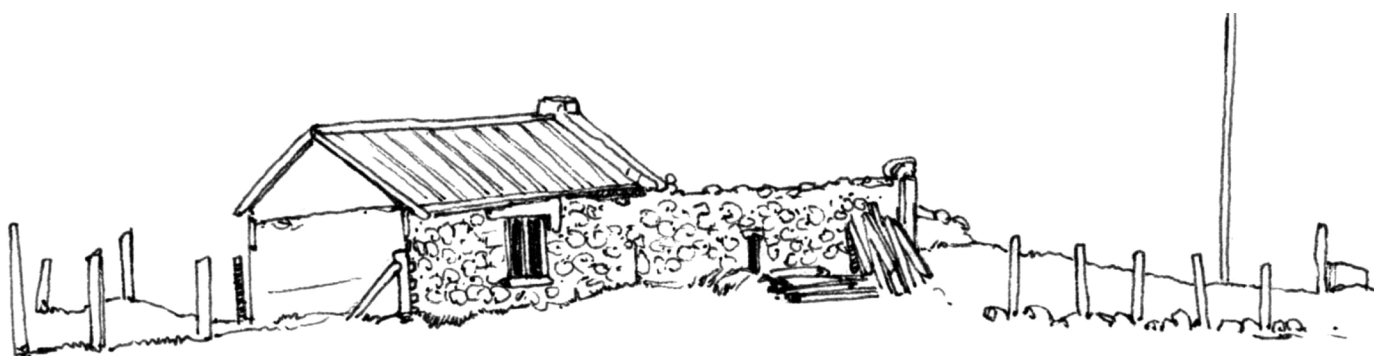
« J'ai voyagé si fort que j'ai oublié que j'avais une vie à Edimbourg et outre-Manche », écrit-elle. J'ai lu si fort que j'ai découvert une autre Sarah. Je serais critique littéraire, je parlerais de maturité, de sagesse. Mais je suis moi, je fais une préface qui n'en est pas une et là, je me demande, puisque la fille a changé, où est passée la robe orange.

*Stéphane Echinard,
journaliste, ancien « chef »
devenu ce pote-là qui a fait tope-là*

Note des auteurs

Cet ouvrage est le fruit d'un travail à quatre mains, entre mots et images, réalisé après un voyage dans les Hébrides extérieures écossaises en octobre 2016. Aujourd'hui, Benjamin et moi avons décidé de publier cette petite expérience totalement inédite pour nous. Nous avons déjà, chacun de notre côté, écrit et dessiné pour des publications. Mais jamais encore nous n'avions mené de projet "solo". C'est grisant. Il nous aura fallu plus de temps que prévu, et la démarche aura soulevé des questions insoupçonnées. Sommes-nous légitimes ? Avons-nous une responsabilité ? Est-ce intéressant de partager notre point de vue ? Nos lecteurs pourront-ils entrer dans notre voyage ? Avons-nous les capacités techniques pour mener un tel projet ?

Nous nous sommes simplement promis de créer un objet qui nous parle et qui résonne en nous. Mener ce travail créatif nous a forcé à poser un oeil différent sur notre voyage et nous a appris autant sur la région que nous découvrons que sur nous-mêmes. Nous avons ravivé des impressions plus que des faits, des questions plus que des réponses. Et il est à présent temps de les partager.





Lewis
and
Harris

Stornoway

Tarbert

North Uist

Benbecula

South
Uist

Barra

Castlebay

Ete indien dans les Hébrides extérieures

Hébrides extérieures. Cet archipel porte un nom qui sent bon la mythologie, le grand large et les vieilles pierres. Une constellation de plusieurs dizaines d'îles, dont seules quinze sont habitées et que peu parviennent à localiser sur une carte de l'Ecosse. Moins de 30 000 âmes y vivent : certaines s'en vont, d'autres sont de retour. Certaines y ont élu domicile. Mais qu'importe le nombre des années, dans les Hébrides extérieures, un "incomer" sera toujours un "incomer". Jamais un "islander". L'identité insulaire se distille, différente d'île en île mais toujours tenace, comme l'iode dans l'air.

Nous attaquons par le sud de l'archipel. Barra, petite île rondelette, où le vent fait mine de nous retenir avant de nous laisser filer vers South Uist, dont les landes vides et balayées par le vent me font quelque chose. Comme si quelqu'un avait oublié de s'occuper de ce bout de terre plate. Notre progression vers le nord est lente, ponctuée de plages et de soirées au coin d'un feu de tourbe. Un minibus, et puis un autre, et puis un ferry. Un peu d'autostop, et pas mal de kilomètres à pied. En deux semaines, nous atteignons Stornoway, au nord de l'île de Lewis. Dernière impression avant de retourner sur ce que nous appelons désormais le "mainland". Le continent. Un continent qui n'est jamais... Qu'une autre île.

Ce voyage dans les Hébrides extérieures devait être une aventure en solitaire sous la pluie d'octobre. Il est devenu un projet d'écriture et d'illustration à deux, à la lueur d'un magnifique soleil d'automne. Des Hébrides extérieures, nous avons ramené une certaine sérénité et l'impression d'avoir découvert un trésor caché, qu'il ne faudrait peut-être pas ébruiter. Ces quelques textes et dessins suivent au plus près nos surprises et nos émerveillements.

L'attaque du vent à Barra



Ce soir, un sifflement discontinu suit tous mes mouvements. A seize heures, le vent s'est levé et il ne se couchera jamais. Le souffle intrusif ne se taira pas. On capitule. L'eau a bouilli, pourtant, les pâtes sont cuites, le thé est bu.

Dans le salon de Dunard Hostel, à Castlebay, chacun s'applique à ignorer le râle assourdissant du vent. On lit des articles, récents ou non, on pense à la journée passée, on fait des paris sur la fréquence des ferries du lendemain. Sous la surface, le vent m'angoisse. Il m'atteindra partout, même sous le secret des couvertures.

Demain, s'il le décide, le vent peut me couper les ailes, me piéger sur Barra pour des jours et des semaines parmi les phoques et les vieilles pierres. Entre les deux pubs de Castlebay, la boutique de caramels et les coquilles St-Jacques. Je m'imagine bloquée là par le vent, avec ces villageois dont je commence à connaître les prénoms. N'était-ce pas au fond ce que l'on cherchait ? Défier les éléments, puis avoir l'humilité de perdre. S'asseoir patiemment, manger un scone, noircir une page, aller dormir. Exister sous les rafales, en lieu et place du roseau.



Si tuournes les talons sur Barra
Si tu reviens sur tes pas
Tu pourrais croiser cet être qui te manquait
Tu pourrais dire les mots qu'il fallait

Si tu tournes les talons sur Barra
Tu pourrais revivre ces trois minutes juste passées
Les recommencer
Changer de chaussures
Prêter attention aux murmures

Si tu tournes les talons sur Barra
Si tu changes le sens de la marche
Peut-être reviendrais-tu en 1850
Quand on envoya les villageois de force au Canada
Pas assez de vivres pour toutes les bouches, sur Barra

Peut-être reviendrais-tu en 1930
Quand on mourait de typhoïde
Et que les rêves d'ailleurs se murmuraient en gaélique

Peut-être reviendrais-tu en 1940
Quand les jeunes hommes déjà rares furent envoyés en France
Combattre dans une langue
Qu'il ne connaissent pas
Pour que tu puisses garder la tienne

Peut-être reviendrais-tu en 1970
Quand des vaches furent noyées
Quand des enfants périrent brûlés
Quand la question s'était posée :
Faut-il s'en aller ?
Barra, allons-nous t'abandonner ?

South Uist, l'île nue



Nous arrivons à South Uist comme sur une planète abandonnée. Le relief de Barra est loin, et nous sommes face à l'horizon sans bornes d'une île nue où rien ne peut cacher la rareté des maisons et l'absence de vie. Le bus se traîne d'un hameau à l'autre. Le vide me semble irréel et me plonge dans une douce quiétude. Comme si tous mes sens étaient au repos. Un panneau nous indique que nous nous trouvons à un petit millier de kilomètres de La Rochelle. Je me sens plutôt sur la Lune, et la Terre ne me manque pas. Le bus marque une pause. Y monte un vieillard aux yeux bleus saillants, enfoncés dans un visage émacié et creusé de rides. Des dents éparées, un air rusé et un petit bonnet de pêcheur élimé. Il entonne une chanson.

l'll show you the road and the miles to Dundee.

Tout le bus fredonne. Moi, j'enregistre.



Plus loin, un homme entre avec un bébé. Une petite fille aux cheveux roux. Une onde émue traverse l'assemblée. Je dévisage l'enfant et je réalise que je n'en ai pas vus depuis une éternité. L'image est effrayante. Un bébé dans les bras d'un homme, qui semble être le dernier, entouré d'un gang de mamies attendries. Je me suis demandée comment cette petite fille grandirait ici, au milieu de rien. Avec juste la plaine et le vent comme cadre.

Elle fera comme tout le monde : elle attendra le bus.

Ceux qui montent, ceux qui descendent...



Refuge de Homore, sur l'île de South Uist. La journée s'achève et les cinq résidents de ce soir évoluent dans la cuisine. Les acteurs entrent en scène et se toisent. Ils se cherchent de nouveaux repères, tout en surveillant ce que les autres font. Très rapidement, le dialogue s'ouvre. La conversation, souvent, démarre de la même manière. D'où viens-tu, que fais-tu ? Vas-tu vers le Nord ou vers le Sud ? Il n'y a que deux options : on se suit, ou on se croise. Une bonne âme se propose de faire un petit feu avec la tourbe qui dort dans un seau, et nous proposons de partager notre délicieux poisson fumé acheté au fumoir de l'île. Il n'y a pas la moindre trace de réseau téléphonique mais une jolie lumière, et une plage infinie derrière le refuge. On s'échange gentiment nos conseils, sur le nord, le sud. Certains roulent, d'autres pédalent. On nous sourit quand on explique que l'on voyage à pied ou en bus. La scène se rejoue régulièrement, avec des décors et des personnages différents. Le temps d'un thé partagé, d'une vaisselle en commun, on forme une sorte de famille. La famille des voyageurs échoués dans les Hébrides en octobre. Pour nous, c'est très important : on entend des histoires, on note précieusement les conseils. On montre nos textes et nos dessins. Le lendemain matin, on se laisse, pleins d'espoir, des numéros de téléphone et des adresses tout en sachant que notre meilleure chance de nous revoir, c'est de nous croiser sur les chemins des îles. En allant vers le Nord, ou vers le Sud.

Temps insulaire

Le temps, ici, s'allonge avec le soleil. Si on savait l'heure qu'il est, ou le jour, ou l'année, honnêtement, on s'en cognerait. On continuerait juste à faire ce que l'on avait commencé, tranquille. Quiétude, lenteur. Le temps s'organise autrement. On pourrait s'oublier, rester là et ignorer que l'on vieillit. C'est ce que tout le monde fait ici. Au point que personne ne se demande : Mais où sont les jeunes ? Que feront-ils quand nous, les membres de la classe dominante des vieillards, irons barboter dans la terre limoneuse de notre beau cimetière, près de la plage ? Les jeunes, on en voit beaucoup partir. Revenir ? Seulement quelques-uns. Confient-ils seulement qu'ils viennent des îles de l'Ouest, dans leur univers continental ? Disent-ils aux «mainlanders» qu'ils rencontrent comme nos côtes sont belles et sauvages ?

Franchement, qui voudrait entendre l'histoire des moutons que l'on doit sortir le matin, surveiller, aimer, nourrir, puis vendre ? Qui prêterait une oreille attentive à nos histoires de saisons, aux marques laissées sur le flanc des collines par nos lignes de pommes de terre, aux prix qui augmentent alors que notre vue baisse ?

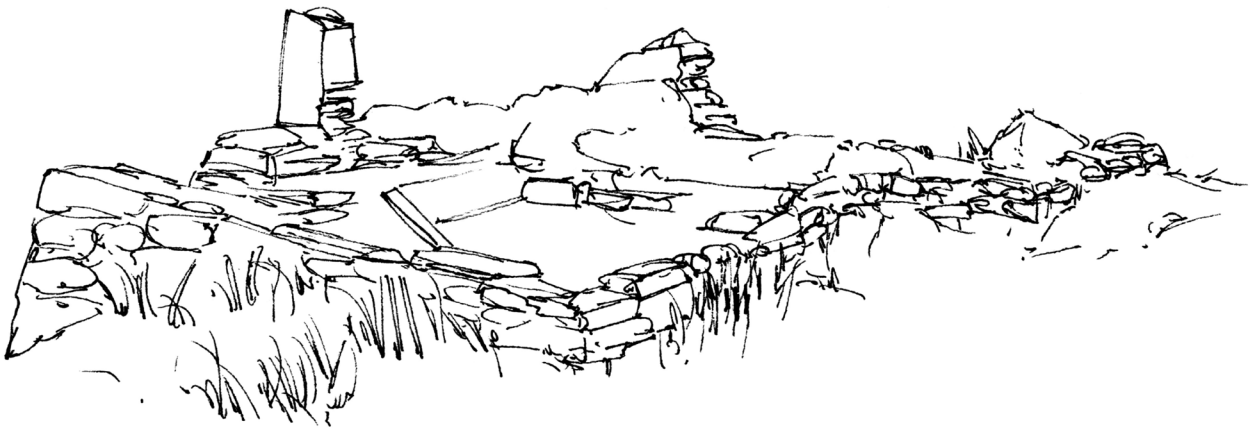
Quand je demande à la femme qui conduisait le bus de North-Uist à quoi ressemble la vie de ses enfants, sur l'île, elle tire un rictus. Ils sont heureux. Ils passent trop de temps sur leur téléphone. «Nous, on y est bien arrivés sans ça». Leurs amis sont très importants. La question des études sur le «mainland» finit toujours par arriver. La question du retour sur l'île, après quelques années d'études, est encore plus compliquée. La femme en convient : elle ne pense pas que ses enfants, comme elle, prendront soin des moutons le matin avant d'aller faire quelques tournées en bus. Mais alors, quelle solution ?



Omniprésence des ruines

C'est une impression qui ronge et qui soudain fait surface : les ruines sont partout, jusqu'au moindre îlot des Hébrides extérieures . Pas une route, pas un village sans une bâtisse réduite à une carcasse rocailleuse.

Alors vient une question naïve. Est-ce triste, une ruine ? Dans les Hébrides extérieures, les maisons abandonnées sont attachantes. On ne peut que ressentir de la tendresse pour ceux qui ont hissé ces pierres une par une, ceux qui ont fait vivre un monde ici.



Sur l'île de Barra, nous passons devant l'ancien village de Balnabodach, dont les maisons ressemblent à des squelettes. Ne restent que quelques tas de pierres. Peu à peu, j'apprécie le message laissé par les ruines. Elles disent : « nous étions là ». Elles chuchotent qu'il y a de la place pour tout le monde : les morts, les vivants et les vélos. Et rien ne distingue ces pierres un jour choisies, taillées, disposées par nos congénères d'une autre époque d'un rocher ignoré depuis la nuit des temps.

Près des ruines de Balnabodach, j'adresse la parole à un homme qui bricole sa voiture, devant sa maison.

- Pourquoi ce village a-t-il été abandonné ?

- Aucune idée ! Je ne suis pas vraiment d'ici : ça fait seulement huit ans que je vis à Barra.

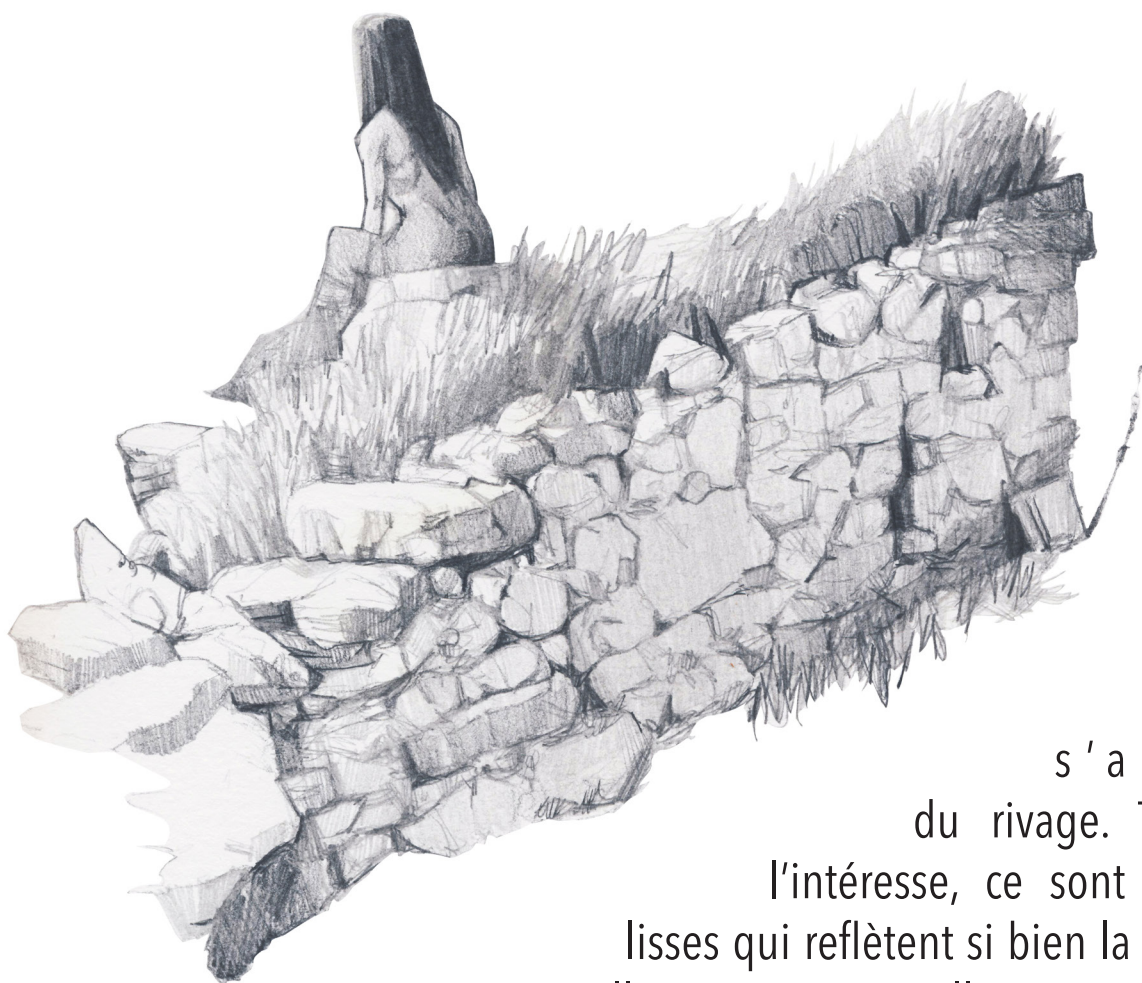
Île : tentative de définition

Une île, c'est une limite
La terre et autour
De l'eau comme contour
Une île, c'est un morceau de chose qui émerge
Une poussière d'étoile dans la constellation de l'archipel
Une île
Quand on y pense
C'est une république à part
Avec le vent comme seul maître

Sur Uist, le sol est comme un fromage
La carte donne à voir le tracé général
Mais
Une fois le pied sur le sol spongieux on ne sait plus
Ce qui est île
Ce qui ne l'est pas
On passe une veine après l'autre jusqu'à oublier
Qui est l'île de qui

Uist est un labyrinthe, une mosaïque aux coins arrondis
Terre tourbée, eau trouble, côtes rivières
Et impossible de dire
Où commence l'eau salée

La sirène de Benbecula : naissance d'un mythe



La sirène s'approche du rivage. Tout ce qui l'intéresse, ce sont ces cailloux lisses qui reflètent si bien la lumière. Elle en a tellement envie qu'elle ne remarque pas le groupe de gamins qui rôde sur la plage. Elle ne voit pas leur ennui, elle ne voit pas leur langueur. Elle veut juste enfin s'approcher des rochers brillants qui bordent la plage de Benbecula. Alors bien sûr, elle se laisse porter, un peu plus loin à chaque vague. Elle touche du doigt la surface glissante des roches, y pose les fesses, sourit au soleil et ferme les yeux. Jusqu'à ce que la pierre siffle et rase son front. La sirène se raidit, toutes ses écailles se rétractent. Soudain, tous ses membres la propulsent vers l'eau, mais l'eau a disparu - la marée descend. Elle fuse de son mieux sur le sable, mais pas assez vite, pas assez bien. Une vague la sauve pour un instant. Mais déjà, la deuxième pierre arrive, heurte sa nuque. La douleur l'immobilise. Il faut disparaître. Mais la mer a reculé.

La mer a reculé et les enfants s'approchent en courant, goguenards et incrédules. Ils pensent avoir touché un petit phoque idiot mais froncent les sourcils en apercevant une queue écaillée qui disparaît, avalée par l'océan. Plus tard, cet étrange corps est recraché par la houle, sur la calme plage de Bencecula. Est-ce une femme, un poisson, un être magique ? Est-ce une hallucination collective ? Le petit corps mou de la sirène aurait pu disparaître et ne rester qu'une blague d'enfants. Découvert par les villageois, le corps est alors observé, questionné, jusqu'à ce qu'on décide de lui offrir de réelles funérailles. Ainsi, la sirène battue puis honorée reposerait sous le sable, à Benbecula. L'histoire a été colportée depuis la moitié du 18^e siècle. Jamais aucune tombe n'a été identifiée. Les fouilles organisées sont restées stériles.

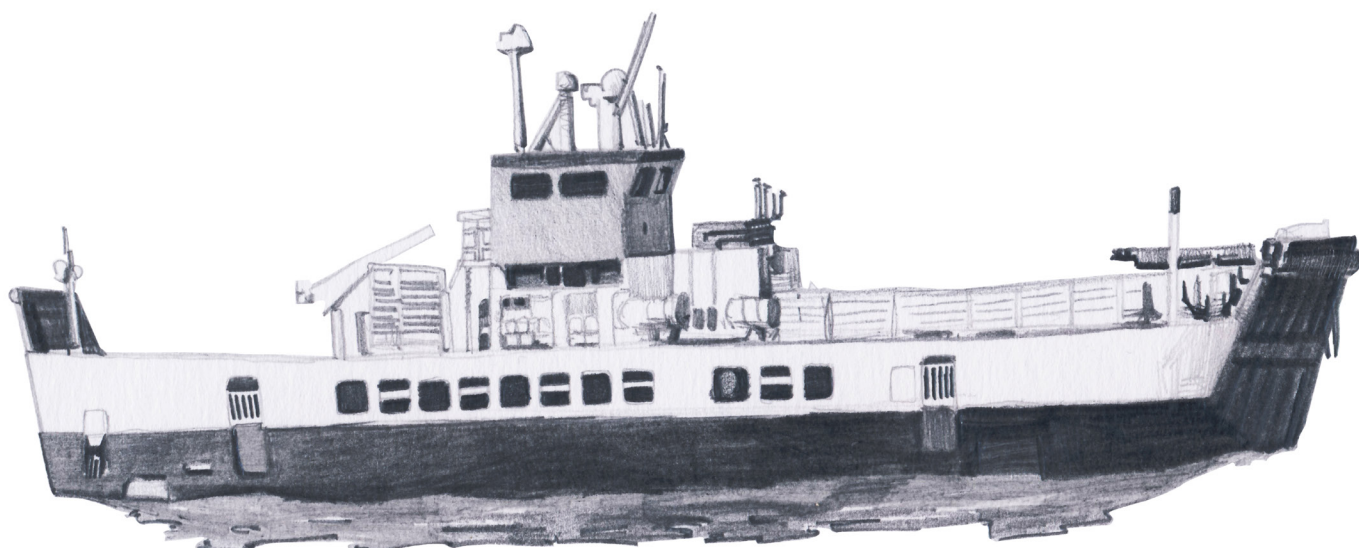
Mais puisque c'est de bon ton, j'y ai ajouté un peu de mon imagination.



D'un ferry à l'autre

Dans les Hébrides extérieures, rien n'est plus majestueux ou plus symbolique que les ferries qui se traînent royalement entre les îles. Blancs, noirs, rouges et jaunes, ils ont l'air d'oiseaux marins au ventre plein.

Notre premier ferry : Oban - Castlebay, sur l'île de Barra. Nous avons littéralement couru à bord, bardés de nos gros sacs à dos, alors qu'une erreur de billets avait failli nous laisser à quai. A l'intérieur, c'est un monde parallèle où nous allons passer plus d'une demi-journée. Plusieurs cafés, un restaurant, une salle remplie de machines à sous, des douches... Un «salon d'observation» où nous décidons de monter notre camp. Mais avant, nous sommes restés accoudés au bastingage du bateau, émerveillés par ce collier d'îles que nous remontons lentement, en sortant du port d'Oban. Le soleil est glorieux. Nous avons l'impression de quitter le monde. D'autres ferries sont plus petits mais pas moins attachants. Entre Barra et Eriskay, on se confine dans une petite pièce dotée de bancs, avec vue sur les phoques. A chaque mouvement, une grosse vague vient s'écraser sur la fenêtre. Ça tangué. J'observe les autres passagers du coin de l'oeil. Ils pourraient tout aussi bien prendre le métro à Paris ou le bus à Tourcoing.



Ils ne regardent même pas par la fenêtre quand je tape mon front contre la vitre parce que j'ai aperçu des phoques.

Mes ferries sont joyeux. J'ai encore dans la gorge ce goût d'intense liberté, senti le jour où nous décidions de monter dans le bateau pour Tarbert, sur l'île de Harris, avec un jour d'avance, simplement parce qu'il était là et nous aussi.

Mes ferries sont heureux et pourtant l'un d'eux est mélancolique. C'est celui qui nous arracha à Stornoway, un matin d'octobre alors qu'il faisait encore nuit. Mous comme des poupées oubliées, nous avons passé deux heures à regarder la pluie - la première en deux semaines - laver les hublots. Et, contrits, nous avons reposé le pied sur le continent, à Ullapool.







Attendre les loutres

On ne l'avait pas soupçonné mais les loutres écossaises ont été l'un des fils rouges de notre voyage, tout au long de la dorsale des Hébrides extérieures. Elles sont ici chez elles et ont même un panneau de signalisation qui leur est propre. Les loutres écossaises sont fières et discrètes. On ne peut pas les approcher si simplement, pas sans vraiment le mériter. Chaque matin, chaque soir, nous scrutons les plages, les talus, les coins sombres. A chaque fois, on évoquait la question avec les hommes et les femmes que nous rencontrions. Beaucoup confessaient n'en avoir jamais vu, quelques-uns s'étonnent

de nos interrogations : voir des loutres ? Mais pour quoi faire ?



Un soir, on nous explique qu'il faut savoir identifier les traces de loutres : il y a les petites traces de pattes, mais surtout, la marque de la queue qui se balance. On nous décrit leur habitat si bien que nous sommes persuadés d'avoir trouvé un terrier de loutres plusieurs fois. Mais personne n'est venu nous accueillir.

Dans l'auberge de Donald, à Uig, nous nous installons de longues heures face au loch, armés de jumelles. Nous essayons de repérer un petit museau qui trace une ligne à la surface de l'eau. Mais ce n'est pas pour cette fois. Nous acceptons de repousser le défi à un voyage futur : nous ne sommes sans doute pas encore dignes de croiser une loutre. Mais un jour, peut-être, au détour d'un ruisseau, nous verrons une famille faire sa toilette...

North Uist, la plage ou rien



A North Uist, encore une fois, je réalise notre chance de passer tout notre temps dehors. Rien d'autre à faire que prendre un chemin et marcher, rebondir sur la plage, la longer jusqu'à ce que l'on remarque que le soleil glissera bientôt sous l'horizon. Chaque personne rencontrée nous promet un certain budget de jours de soleil : encore trois pour Archie, le chauffeur du bus, au moins cinq pour Duncan, le propriétaire de l'auberge. Après avoir quitté Paible, nous remontons dans le nord de l'île car nous pensons dormir dans le refuge de Berneray. Le trajet est magnifique, et je m'étonne d'être encore plus, toujours plus, éblouie par ces paysages et ces couleurs. Coup du sort, le refuge est entièrement occupé par des étudiants en voyage. On le savait déjà : la nouvelle a couru tout le long de l'île. Le ferry qui relie Berneray à Levensburgh, au sud de l'île de Harris, va bientôt partir. J'aurais aimé passer plus de temps sur Berneray, si sauvage et si douce. Quelques maisons, quelques ruines sont parsemées tout le long de la côte. Les phoques font la sieste à quelques pas de la route, pas dérangés du tout par les rares voitures ou par nous, qui les pointons du doigt.

Mais les rois de la faune, ici, ce sont les oiseaux. Quand on commence à y prêter attention, on réalise qu'ils sont nombreux, variés. Je n'en reconnais aucun mais je les salue néanmoins au passage.



Harris lunaire



Sur l'île de Harris, notre messie s'appelle Brian. Il est Américain mais c'est le plus écossais de tous les Ecossais que je connaisse : il vit à Inverness avec sa femme, Johanna, et pour les vacances, ils viennent se promener dans les Hébrides Extérieures. Nous les avons rencontrés sur South Uist, puis retrouvés sur Harris. C'est normal.

Brian nous jette à l'arrière de sa Clio et nous emmène faire le tour de la demi-île - Harris & Lewis ne forment qu'une île, a stricto sensu, mais se comportent comme si elles étaient deux îles voisines -. De Harris, ce sont les plages merveilleuses et les paysages lunaires que nous retiendrons. Premier arrêt : la célèbre plage de Luskentyre, qui n'a simplement aucun sens. L'eau va et vient sans que j'en comprenne la logique. Les chevaux s'y promènent librement, ignorant les marcheurs comme nous. Le sable est lourd, pâteux. Nos pieds s'enfoncent alors que nous discutons de l'indépendance de l'Ecosse et de l'avenir du Royaume-Uni hors des bras aimants de l'Europe. On évoque aussi Donald Trump, dont la mère est née ici, dans les Hébrides extérieures. Qui l'eût cru ? Brian s'emporte. Mais il reprend vite ses esprits : l'important, c'est que l'on soit ici tous les trois, avec les chevaux blancs et les «belted cows», ces vaches ponctuées d'une seule et unique tache noire sur leur dos et leurs flancs. Le reste...

Les collines alentour ont la couleur du tweed - ou serait-ce l'inverse ?

Laissant Luskentyre derrière nous, nous nous arrêtons à la plage suivante pour prendre de la hauteur et atteindre le grand menhir qui se dresse à l'horizon. Nous prenons un moment pour penser à ceux qui un jour, firent l'effort de le hisser là. Je caresse les pierres en essayant de ne pas les déranger. Les moutons me gardent à l'oeil, je ne crois

pas que je puisse m'enfuir. De toute manière, c'est l'heure du goûter. Nous remontons dans la petite voiture pour aller trouver refuge au Temple Cafe, encore ouvert en cette fin de mois d'octobre. Cette jolie bâtisse en pierre, aux grandes fenêtres, aux tables en bois, émet une chaleur délicieuse. On s'y installe pour manger une bonne tarte aux légumes maison, de la soupe et un dessert succulent. Le temps d'une journée, Brian nous a offert des vacances : nous nous sommes laissés porter, nous avons découvert son Harris avec gratitude. Ses histoires et le son de sa cornemuse ont teinté nos souvenirs hébridéens.



Tarbert, cocon coton



«Plus tu vas vers le nord des Hébrides, moins tu te marres». On avait été prévenus. Tarbert ressemble à l'un de ces dimanches où l'on n'a envie de rien. On lâche un soupir en regardant dehors, mais on n'a pas vraiment de raison de se sentir sous le niveau de la mer. C'est juste comme ça. Le premier habitant que l'on rencontre n'a pas toute sa tête. Il vit face au port, au-dessus d'un magasin de vaisselle en porcelaine. Il nous assure qu'un jour, une invasion se produira à Tarbert. Une invasion un peu bizarre. Des millions de pingouins arriveront à Tarbert, «avec leurs petites pipes et leurs petites valises», dit-il. Voilà qui dériderait Tarbert.

La mélancolie de Tarbert me touche. Comme si tout le village rechignait à entrer dans l'hiver, traînait des souliers en voyant les jours raccourcir. Lassitude aussi le soir, dans



l'un des rares pubs ouverts. On regarde du coin de l'oeil une finale de fléchettes à la télévision, seulement pour voir le lanceur écossais perdre face à son adversaire. Alors, presque par dépit, les quelques hommes attroupés là se meuvent vers la cible pour mimer, juste un instant, les gestes des athlètes. Comme si. Le dimanche, on regarde les couples bien pomponnés marcher en direction de l'église, leur Bible sous le coude. Sur le parvis de l'édifice, un signe dit : «Whosoever shall call on the name of the Lord shall be saved». Quiconque s'en remet au Seigneur sera sauvé. Tarbert promet, Tarbert charme. Tarbert intrigue, Tarbert bouillonne, Tarbert se réinvente.

Le nez dans la tourbe

Les champs de blé, on connaît. Le maïs, on en a déjà trop croisé. Mais jamais encore je n'avais vu de champ de tourbe recouvrir tout l'espace entre mes bottes et l'horizon. La tourbe. The peat. Ça sonne crasseux, collant. La tourbe, ça sonne pauvre. Et pourtant, dans les Hébrides extérieures, c'est un petit trésor. C'est l'assurance d'un poêle chaud l'hiver et d'une madeleine de Proust quand on remet le pied sur les îles après trop de temps passé au loin.

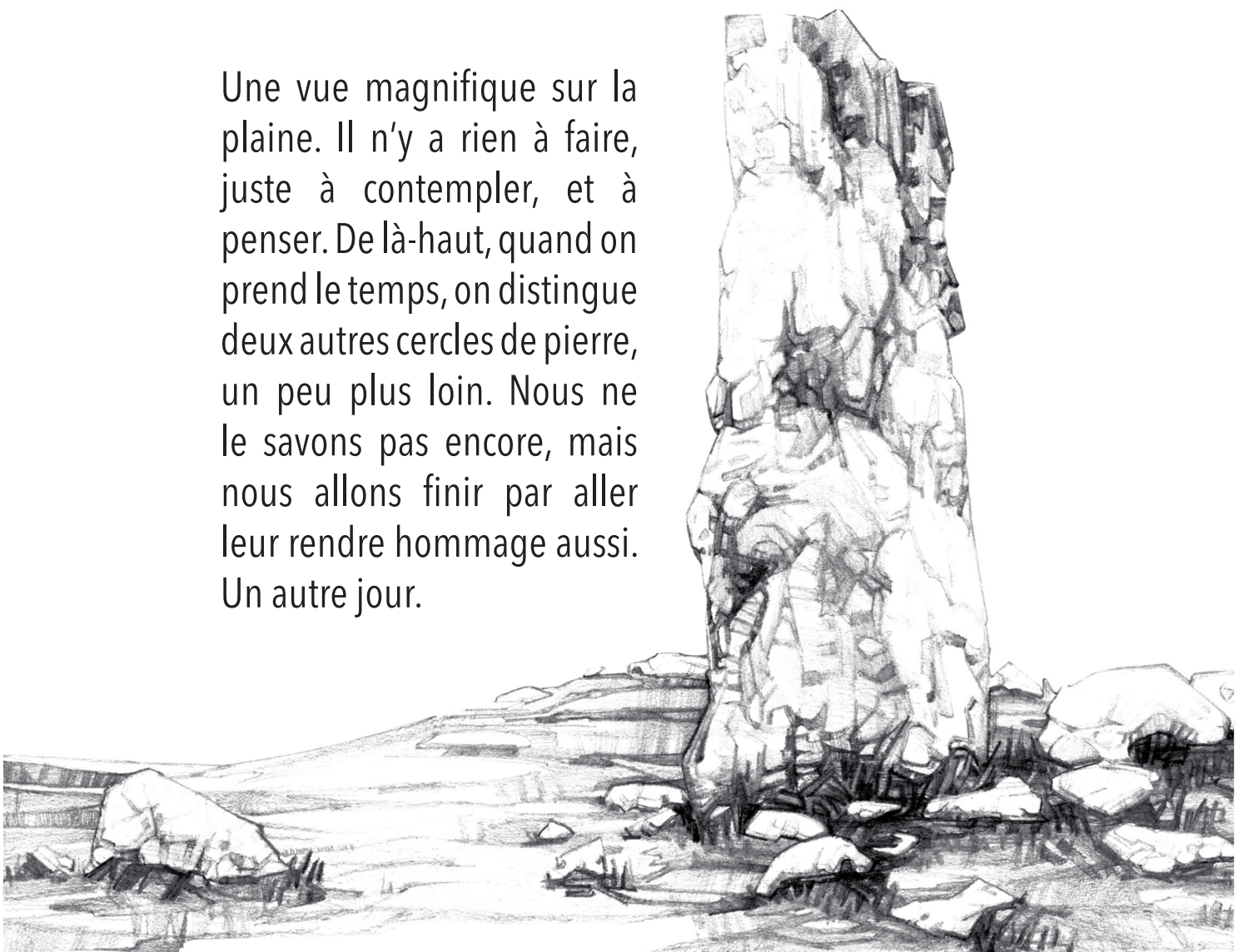
"Combustible fossile d'aspect noirâtre, de consistance spongieuse, à faible pouvoir calorifique, formé par la décomposition partielle de certains végétaux", lit-on dans le Trésor de la Langue Française. Oui mais quand on n'a pas d'arbres, on fait avec ce qu'on a. Il faut plus de mille ans à la tourbe pour devenir tourbe. Et quelques jours de travail aux hommes pour s'y tailler leur part du gâteau et l'entasser près du poêle.

Pour faire votre tourbe, dessinez un carré bien délimité dans votre champ, pas celui du voisin. Découpez ce carré en petites briques, épaisses comme un poing et longues comme un pied. Empilez les portions sous forme de pyramide et laissez sécher. Longtemps. Couvrez, cela va sans dire. Lorsque c'est sec, jetez dans le poêle et humez. Asseyez-vous près du feu et contemplez mille ans de sédimentation émettre cette chaleur agréable et cette odeur de terre.

Callanish, des vieilles pierres et des moutons

Il est mathématiquement impossible de louper les menhirs de Callanish lorsqu'on erre sur l'île de Lewis. Chaque panneau les mentionne, chaque brochure utilise leur image. Et qui plus est, ils dominent la plaine depuis une colline qui les rendent visibles de très loin. Rendre visite aux «standing stones» de Callanish, c'est gratuit. Il faut à tout prix s'y arrêter. Après le petit portail, on grimpe assez vite la colline et on approche ces impressionnantes colonnes de pierre, hissées là il y a des siècles sans que l'on sache vraiment pourquoi. On comprend le motif - des cercles concentriques, une pierre plus haute et plus belle au milieu.

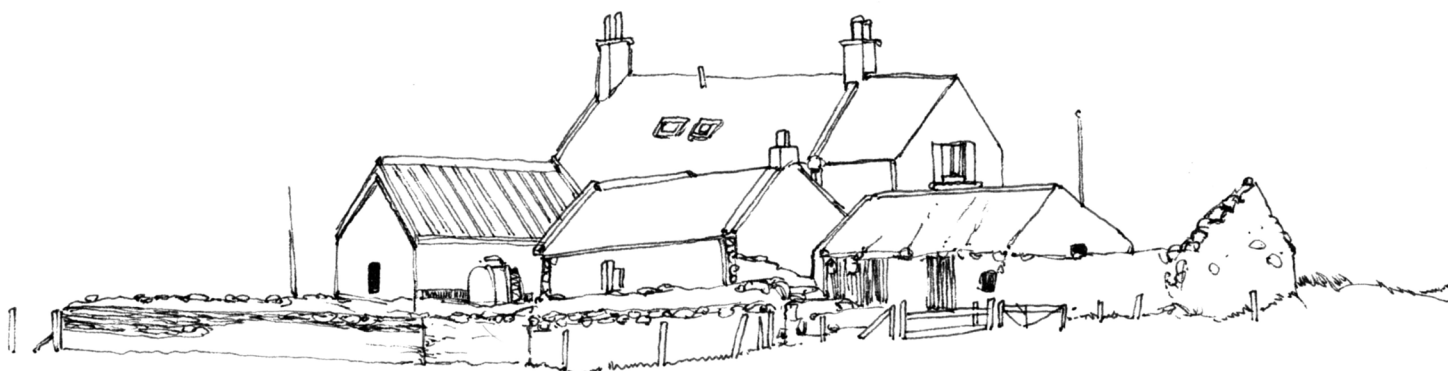
Une vue magnifique sur la plaine. Il n'y a rien à faire, juste à contempler, et à penser. De là-haut, quand on prend le temps, on distingue deux autres cercles de pierre, un peu plus loin. Nous ne le savons pas encore, mais nous allons finir par aller leur rendre hommage aussi. Un autre jour.





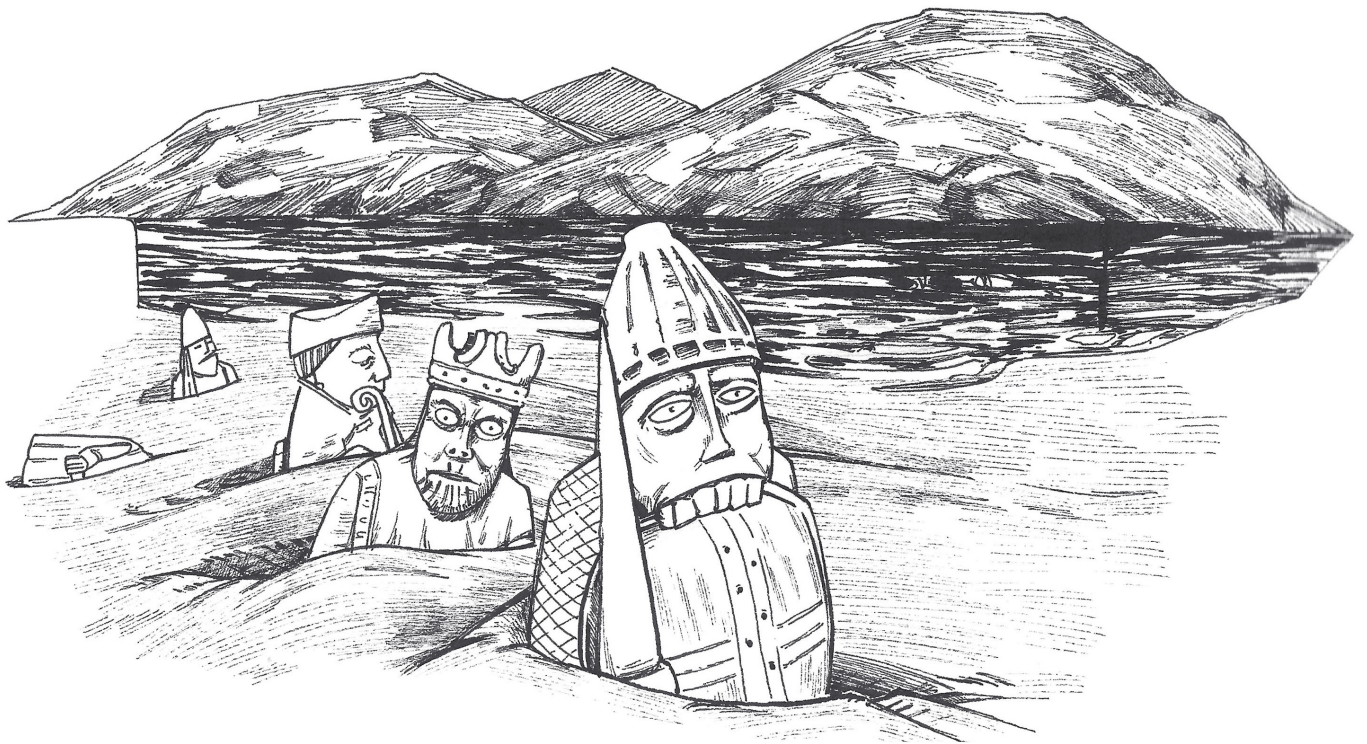
Le lendemain, encore une fois perdus entre deux bus, et après avoir parcouru une belle distance à pied, sous le soleil matinal, nous laissons nos sacs à dos au bord de la route et nous enjambons la barrière d'un pré où les moutons broutent, n'ayant que faire du site préhistorique juste à côté.

Ici, nous sommes absolument seuls. Les pierres sont peut-être plus petites mais elles ne sont qu'à nous. Les atteindre est presque périlleux : le pré est marécageux par endroits, et, puisque je ne regarde pas où je mets les pieds, je finis la traversée les deux chaussettes mouillées. Qu'importe : nous sommes au centre des pierres de Callanish et c'est tout ce qui compte.



Le mystère des Chessmen de Uig

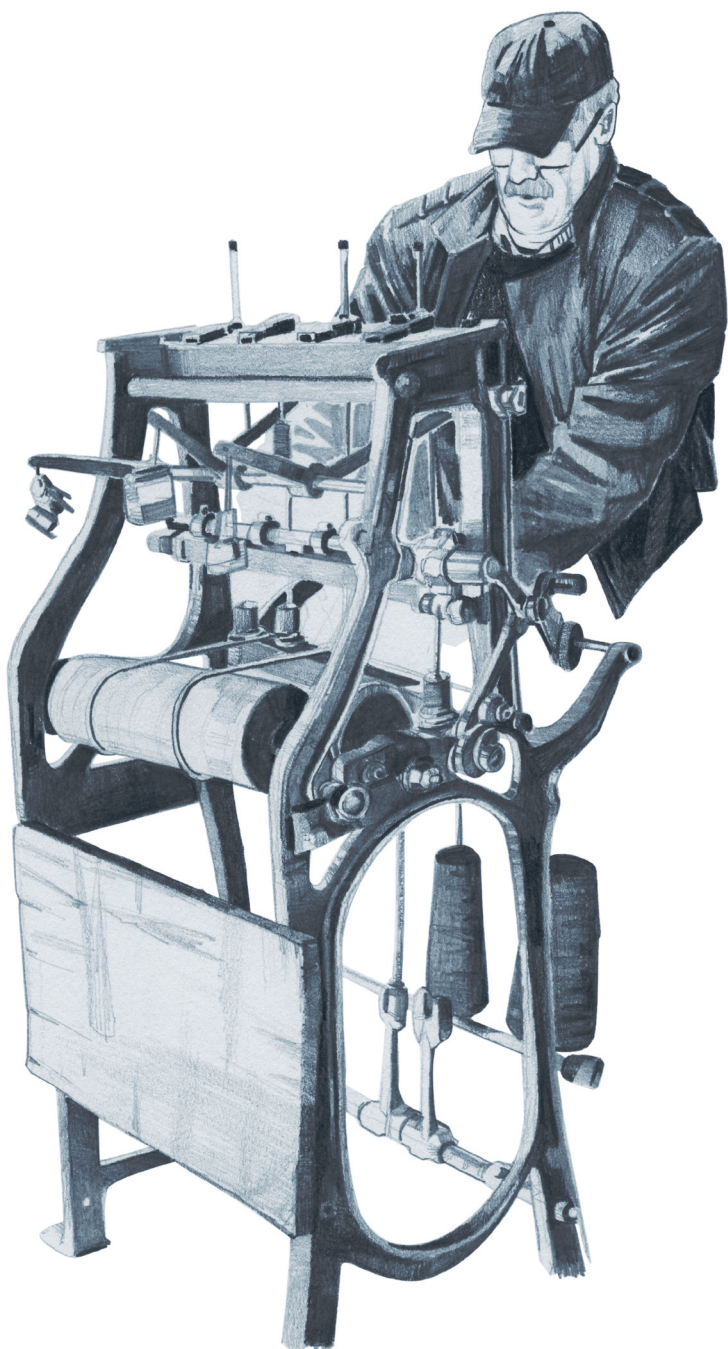
Enfouis sous le sable depuis des siècles, les quatre-vingt-treize bonshommes - des rois, des dames, des archers, des soldats édentés - se croyaient bons pour le repos éternel. Taillées - sans doute - par des mains scandinaves dans de l'ivoire de morse, au XIIe siècle, ces pièces de jeu d'échecs ont disparu de la surface de la planète jusqu'à ce que d'autres mains, écossaises cette fois, leur fassent revoir la lumière en 1831. Qu'ont-ils fait, les Chessmen, pendant six siècles ? On sait seulement qu'ils ont été trouvés dans une petite cavité en pierres sèches, vingt centimètres sous la surface.



Aujourd'hui, la bande de Chessmen s'est éparpillée : certains sont au British Museum de Londres, d'autres sont au musée d'Edimbourg et enfin, les derniers sont restés à la maison et sont exposés à Stornoway. En me rendant sur leur plage, infinie et renversante, je me suis demandée si d'autres trésors gisaient sous mes pieds. Soudain, sous le sable, un monde naissait : un monde fait de figurines, de visages, de rois et de reines régnant sur un monde inversé, se livrant continuellement les mêmes batailles. Un peu comme nous.

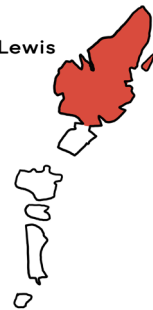
Une vie de tisseur

Sur l'île de Harris & Lewis, tout ou presque fait écho à l'industrie du tweed. Et pas n'importe quel tweed : le Harris Tweed, sans doute plus connu que l'île elle-même. Le précieux tissage se trouve partout en Ecosse et dans le monde, manufacturé, taillé, magnifié. Mais il



a un prix : pas moins d'une trentaine de livres pour un mètre. Ces mètres de tweed sont tissés à la main, à l'abri des regards, dans les maisonnettes de l'île. Les métiers à tisser cavalent dans les granges, du matin au soir, dessinant ligne à ligne des motifs fins et élégants. Et les métiers ne se taisent jamais. Les rouleaux sont sans cesse commandés, exécutés, livrés, taillés, vendus. A Gearrannan, nous rencontrons Alex qui, après une vie de tissage, vient chaque jour présenter son artisanat aux visiteurs du village. Quand je lui demande à quoi il pense quand il tisse, il me répond : à rien. La musique du tweed et le rythme du métier emplissent toute sa tête et là, c'est le calme. Après tant de mètres tissés - il ne s'est jamais acheté qu'une seule veste en tweed alors qu'il a produit des tas de rouleaux à lui seul - il continue, pour le plaisir et la transmission. Il s'installe chaque

matin derrière le métier du village de blackhouses et parle maille, fuseaux et mécanismes jusqu'à la fin de la journée. C'est une vie de tisseur. A weaver's life.



Guerrannan, un pas dans le passé

Une fois le mot "Gearrannan" correctement épilé dans mon esprit, impossible de l'en déloger. Depuis les premières recherches en lien avec notre voyage, je savais que nous atteindrions ce village de "blackhouses" traditionnelles. Au bout de notre course hébridéenne, nous dormirions dans l'une de ces bâtisses sombres et anciennes. Nous aurions pu aller plus loin, chercher le dernier phare, la dernière pierre. Mais Gearrannan était tout ce que nous voulions. En 1974, les dernières familles quittèrent ces vieilles maisons, qui furent ensuite rénovées et ouvertes au public. Une fois largués par le bus à l'orée du village, une étrange impression nous prend. Nous évoluons là dans une sorte d'éco-musée vide de visiteurs en ce début d'hiver, où une bonne âme a eu l'idée d'ouvrir une auberge de jeunesse. Notre maison est adorable, avec son toit de chaume, ses



puits de lumière et ses lits moelleux. Nous n'avons presque rien à manger, le café est fermé et il n'y a pas d'épicerie. On ferait tout aussi bien d'aller se promener. On sait que cette longue marche sera l'une de nos dernières et rien ne nous fait peur, pas même les falaises abruptes, pas même les marais invisibles, pas même les hordes de

moutons méfiants. Sur les flancs des collines, on lit l'histoire des gens d'ici : quelques ruines parsemées et partout, ces lignes profondes dans le sol. Comme si quelqu'un avait peigné l'herbe grasse. Ces lignes, a-t-on appris, sont les traces des anciens champs de pommes de terre. Tout ce qu'il reste, aujourd'hui, ce sont ces lignes, fondues à présent dans le paysage.

Au loin, on aperçoit une plage magnifique. On ne remarque pas tout de suite qu'un cimetière la borde et qu'un enterrement est en cours. On voit le trou dans la terre, les gens en noir. On ralentit le pas puis on s'assoit sur la plage pour ne pas les déranger. Comme ce doit être dur de dire adieu à quelqu'un sous un soleil radieux, face à la mer. Alors que lentement, le trou se referme, nous fixons l'océan. On sait bien qu'il va falloir, à contrecœur, dire adieu à l'Atlantique. Poussés par une énième rencontre - un retraité qui jardinait à la lueur des derniers rayons du jour - nous décidons d'agrandir la boucle pour voir notre dernier coucher de soleil depuis le petit port du village. Il embaume le vieux poisson. Plus d'une heure, on s'assoit au bord du dock en béton. Pas un mot n'est échangé. Depuis, je ne crois pas avoir retrouvé une telle quiétude. Quand je repense au chemin du retour parcouru jusqu'à Gearannan, au crépuscule, j'ai l'impression que je volais. Une partie de moi voulait devenir tisseuse de tweed, observeuse de loutres, pêcheuse de langoustines.

Vibrante Stornoway

Quand on passe deux semaines dans les Hébrides extérieures, loin de tout, arriver à Stornoway c'est comme atterrir à Manhattan en parachute. Si j'ai boudé dans le bus qui nous arrachait à la côte ouest de l'île et au bruit des vagues de l'Atlantique, j'ai souri et écarquillé les yeux en découvrant Stornoway. C'est le centre d'un monde et on le ressent immédiatement. Cinéma. Salle de concert. Supermarchés ouverts jusqu'à 22 heures. Jeunes en scooter. Sous le soleil d'automne, Stornoway m'apparaît comme une ville parfaite. Au-delà du petit centre urbain, je découvre son grand parc, son musée gratuit et son port coloré. Un soir, nous poussons la blague jusqu'à embarquer sur un voilier avec l'association Falmadair pour faire un tour dans la baie.



Dernier soir : des aurores boréales pourraient peut-être apparaître. D'un coup d'un seul, on forme une équipe avec de jeunes Allemandes et Jane, une Anglaise croisée plusieurs fois sur la route des Hébrides, pour sortir de la ville et nous retrouver dans l'obscurité totale. Nous étions seuls au monde, à pointer notre nez vers le ciel en se frottant les mains. L'aurore que nous avons vue était loin des magnifiques photos scandinaves mais c'était la nôtre. Plus que par la beauté des lumières, nous étions grisés par le moment : être ensemble à chercher quelque chose de magique, après les douze coups de minuit. Notre bateau était prévu pour le lendemain, à sept heures. But who cares ?

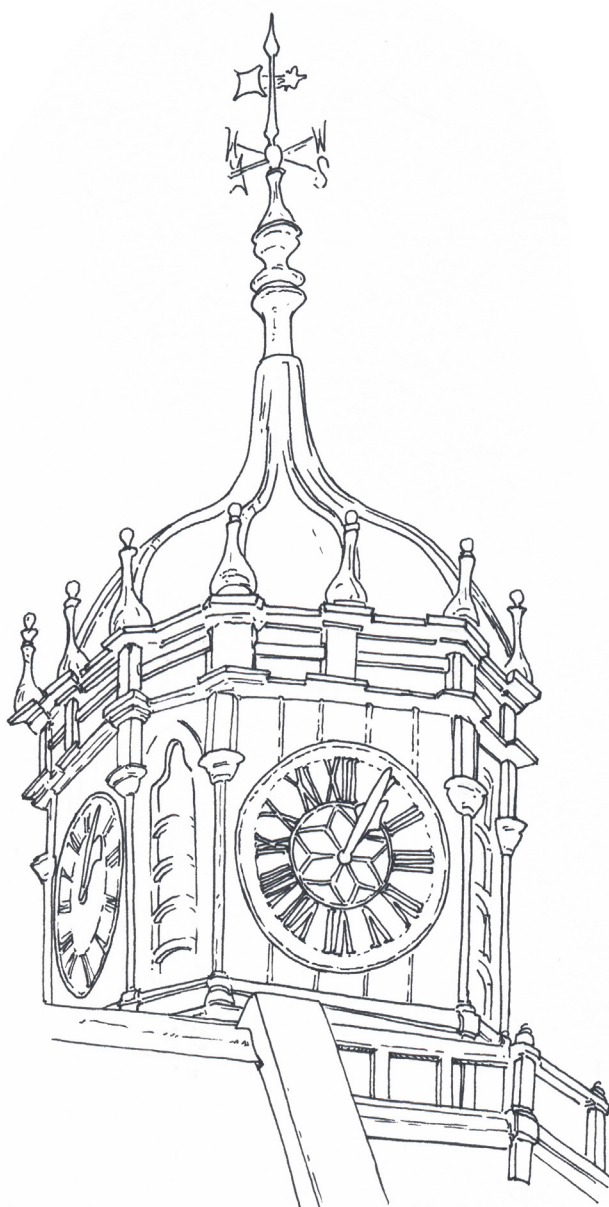
Quitter les Hébrides extérieures

Alarme à l'aube. Sacs sur le dos. Têtes de robots.

Nous suivons les néons de l'embarcadère, juste là, et soudains, nous sommes aspirés par un vortex qui nous recrache sur le pont du ferry. Mais comment sommes-nous arrivés là ? Ne devons-nous pas nous attacher à Stornoway, retourner encore sur les routes de l'Ouest, toucher les vieilles pierres et manger du porridge le soir ? Non. Nous partons.

J'ai voyagé si fort que j'ai oublié que j'avais une vie à Edimbourg et outre-Manche. Il est sept heures, il fait gris, nous nous sentons absents et démembrés. Si la traversée ne dure que deux heures, elle me laisse une impression d'éternité. Je suis encore de tout coeur à Stornoway et je ne vois pas comment je pourrais, au cours de cette triste journée, accoster à Ullapool puis prendre la route pour Inverness. Tout simplement : pourquoi le ferais-je ? Mon sac est bardé de vêtements sales et de nouvelles impressions. S'il faut rentrer, soit, mais nous raconterons ces sentiments, ces images et ces moments. Rendez-moi à la ville s'il le faut, mais tôt ou tard, je reviendrai gambader avec les loutres. J'accepte alors de me laisser guider vers la

maison, parce que je sais que nos mots et nos dessins nous ramèneront quotidiennement sur les côtes des Hébrides. Et depuis notre retour, pas un seul jour n'est passé sans que je ne me remémore un instant de notre été indien dans les Hébrides extérieures.



Remerciements

Enormément de personnes nous ont aidés à mettre sur pied ce projet, à le vivre, puis à le défendre. Il nous a fallu un an après notre retour pour digérer, oser, travailler. Nous sommes fiers d'avoir bouclé la boucle. Merci à tous.

Mais surtout, merci à Marie, pour avoir hoché positivement la tête quand j'ai évoqué à haute voix ce projet pour la première fois, dans sa voiture, un matin de printemps. Et surtout, pour m'avoir mis entre les mains toutes les clés.

Merci VisitScotland et Spirit of Scotland, pour nous avoir gracieusement mis à disposition une carte magique pour utiliser les bus, les trains et les ferries d'Ecosse durant deux semaines.

Merci Scottish Independent Hostels, pour nous avoir hébergés tout au long de notre aventure dans des lieux qui m'ont vraiment impressionnée par leur qualité et leur chaleur. Merci Ewan, Stephane, Annick, Laurence, Malcolm, pour vos relectures et votre aide technique. Merci à tous les copains et la famille pour les sourires, les coups de boost, les relectures, les critiques, les tasses de thé. Merci pour tout.

Sarah

Auteurs



Sarah Lachhab

Avant de s'installer à Edimbourg depuis 2015, Sarah a musclé sa plume dans la presse locale régionale, en Alsace et en Isère. En arrivant en Ecosse, elle a lancé le blog French Kilt et s'est amourachée d'une petite auberge de jeunesse qu'elle dirige aujourd'hui. Depuis peu, elle donne des visites guidées de la ville en français. Ecrire sur le voyage tout en étant entourée de voyageurs au quotidien, elle ne pouvait pas rêver mieux !



Benjamin Specklin

Artiste né dans une famille de chimistes, Benjamin s'est formé à son métier d'illustrateur toute sa vie. Diplômé de l'université de Strasbourg, professeur d'arts plastiques, il a pris part à plusieurs projets collectifs. Du crayon à la tablette graphique, il excelle sur tous supports et ne cesse de développer de nouveaux projets créatifs.

Hébrides Extérieures - carnet pratique

Comment y aller ?

En ferry

Prendre le ferry de Oban jusqu'à Barra (6 heures)

Prendre le ferry de Mallaig à Lochboisdale (South Uist)

Passer sur l'île de Skye et prendre le ferry de Uig jusqu'à Tarbert ou Lochmaddy (North Uist)

Attaquer par le nord et prendre le ferry de Ullapool jusqu'à Stornoway

Plus d'informations sur www.calmac.co.uk

Les ferries sont inclus dans le pass transports Spirit of Scotland.

En avion

Depuis Glasgow : prendre l'avion vers Barra, Benbecula ou Stornoway

Depuis Edimbourg : voler vers Stornoway et Benbecula

Plus d'informations sur www.loganair.co.uk

Circuler sur place

En bus : Chaque île a une compagnie de bus différente mais tous les bus sont en général adaptés aux ferries.

En voiture : sans doute le moyen de transport offrant le plus de liberté, mais il faut compter des frais supplémentaires sur le ferry.

A vélo ou à pied : suivre the Hebridean Way, consulter des itinéraires sur www.walkhighlands.co.uk

Petits conseils

Si vous n'avez pas de voiture, organisez-vous à l'avance pour les courses. On est vite coincé au bout du monde dans les Hébrides extérieures.

Notez que beaucoup de lieux, surtout au nord de l'archipel, peuvent être fermés le dimanche.

Barra

Dunard Hostel

Tenu par un sympathique couple, cet hostel offre des petits dortoirs et quelques chambres privées. Les espaces communs sont spacieux et conviviaux - il y a même un poêle à tourbe. On peut aussi s'y inscrire pour des excursions en kayak durant la belle saison.

Budget : £20 par nuit et par personne

South Uist, Benbecula, North Uist

Howmore Hostel - South Uist

Ces anciennes "blackhouses" ont été formidablement refaites et transformées en l'un des hostels les plus chaleureux testés dans les Hébrides. La première maison abrite la cuisine et la salle à manger, avec sa grande table en bois, son équipement de pointe et son petit poêle. La deuxième maison est consacré au dodo puisqu'on y trouve plusieurs dortoirs très confortables. On paye en laissant la monnaie dans une petite enveloppe. Ne pas manquer la plage, en contrebas... Budget : £14 par nuit et par personne

Nunton House - Benbecula

Est-ce vraiment un hostel, ou une maison ? En face d'une plage magnifique et pleine d'histoire, cette maison propose plusieurs dortoirs de quatre lits, une cuisine comme à la maison (ou encore mieux) et un joli espace commun. A trente minutes à pied de la petite ville de Balivanich.

Budget : £25 par nuit et par personne

The Tractor Shed - North Uist

C'est l'une des rares adresses dans les Hébrides extérieures pour faire du glamping : en plus de deux dortoirs, on peut se nicher dans les petites maisonnettes construites par David. Ecolo avec leur toit végétalisé, on y a une très belle vue sur la plaine. Parfait pour se ressourcer !

Budget : £15 par personne dans le dortoir, environ £40 pour une hutte

Harris & Lewis

The Backpackers Stop - Tarbert

Ce petit hostel urbain, arc-bouté sur plusieurs étages, jouit d'une position parfaite à Tarbert : très central, il est situé à quelques centaines de mètres du port. Les chambres sont petites, calmes et confortables, et il est agréable de trouver tout le nécessaire pour le petit-déjeuner mis à disposition des hôtes gratuitement. La gérante a des poules et apporte des oeufs frais chaque matin ! Budget : £20 par nuit et par personne

The Otter Bunkhouse - Uig

A l'ouest de l'île de Lewis, cet hostel est un véritable petit nid : un seul dortoir de huit lits et un grand espace commun qui fait face à un magnifique loch que l'on peut observer des heures durant. Donald, le propriétaire, est passionnant. Cet hostel très récent est également accessible aux personnes à mobilité réduite. Budget : £20 par nuit et par personne

Gearrannan Hostel - Gearrannan

Dans le village de blackhouses, il est plus qu'agréable de poser son sac dans ce petit hostel de trois dortoirs. C'est une chance unique de pouvoir dormir dans cette maison traditionnelle, très bien rénovée. Dans le village, on trouvera plusieurs lieux d'expositions et un café. De très jolies randonnées sont à faire aux alentours. Budget : £15 par nuit et par personne

Heb Hostel - Stornoway

Cet hostel vibrant et coloré est on ne peut mieux placé dans le centre de Stornoway : à deux pas de la gare routière, des pubs et de An Lanntair, la salle de spectacles de la ville. La propriétaire vit avec sa famille dans un cottage dans le jardin et une joyeuse ambiance règne dans cette grande maison. Les lits sont simples mais confortables et on trouve, dans les espaces communs, toutes les informations nécessaires pour découvrir les environs. Budget : £18 par nuit et par personne

Les droits de cet ouvrage sont réservés. Toute copie ou diffusion non autorisée est interdite.